

**SCHRIFTLICHE  
MATURPRÜFUNGEN  
2007**

**FRANZÖSISCH**

Beachten Sie für die Durchführung der Prüfung und die Darstellung Ihrer Arbeit folgende Anweisungen:

- Für den ersten Teil (*Traduction*) sind keine Hilfsmittel erlaubt. Nach Fertigstellung der Übersetzung geben Sie diese ab (kein späterer Zugriff mehr möglich).
- Für den zweiten Teil (*Résumé / Rédaction*) erlaubtes Hilfsmittel: deutsch-französisches und französisch-deutsches Wörterbuch in höchstens zwei Bänden, ohne persönliche Notizen. Elektronische Wörterbücher sind verboten.
- Versehen Sie jeden Doppelbogen mit Ihrem Namen, Ihrer Klasse und dem Titel des Prüfungsteils. Vergessen Sie den Titel Ihrer *Rédaction* nicht!
- Beschriften Sie einen Doppelbogen als Sammelmappe mit Ihrem Namen, Ihrer Klasse und dem Titel "Maturitätsprüfung Französisch 2007".

Darin werden am Schluss der Prüfung abgegeben:

1. Blätter mit Aufgabenstellung
2. *Résumé / Rédaction*
3. Entwurf (durchgestrichen)

Traduction: 1/3 der Note  
*Résumé / Rédaction*: 2/3 der Note

Ihre Französischlehrerinnen und Französischlehrer

## FRANZÖSISCH

**PREMIÈRE PARTIE:****TRADUCTION**

Hilfsmittel: keine

**Etienne Barilier und die frankophone (1) Literatur der Schweiz**

Für Ramuz war die Suisse romande eine eigenartige Provinz, denn diese Region ist wegen ihrer Sprache und Kultur ein Teil von Frankreich, aber politisch gehört sie zur Schweiz. So war Paris lange das kulturelle Zentrum für die welschen Künstler. Erst seit Anfang des 20. Jahrhunderts kann man von einer eigenständigen (2), welschen Literatur sprechen. Beeinflusst durch die deutschen Romantiker (3), schreiben viele Autoren autobiographische und introspektive (4) Texte. Sie wollen, dass der Leser äussere und innere Landschaften sieht und erfundene oder mythische Figuren entdeckt. Für sie ist es wichtig, dass die alltägliche Wirklichkeit mit der Welt der Träume und Legenden in Verbindung steht.

10 Man kann diese Elemente auch im Werk von Etienne Barilier finden. In der Erzählung, die er speziell für unsere Schule geschrieben hat, bezieht er sich auf den Mythos der Loreley und versetzt (5) ihn in die Stadt Basel. Der Legende nach war die Loreley eine junge Frau, die in einem kleinen Dorf in Deutschland lebte. Sie sass oft auf einem Felsen am Rhein, sang und kämmte ihre langen blonden Haare. Ihr magischer Gesang zog viele Matrosen an, die dann im Rhein umkamen. In einem Gedicht von Heinrich Heine spielt die Loreley eine zentrale Rolle - lesen Sie nun auf

15 den folgenden Seiten, was Etienne Barilier aus dieser alten Geschichte macht.

20

- (1) francophone
- (2) autonome
- (3) le romantique
- (4) introspectif, ive
- (5) transposer

25

**DEUXIÈME PARTIE:      RÉSUMÉ / RÉDACTION**

Hilfsmittel:      zweisprachiges Wörterbuch

Etienne Barilier

***Loreley***

Le garçon s'appelle Henri, un prénom plutôt rare à notre époque. Il vient de Suisse romande, et visite pour la première fois la ville de Bâle. Il s'y est rendu seul, car c'est un promeneur solitaire. Il n'est allé voir ni les musées ni la cathédrale, mais le Rhin, parce que le spectacle des eaux favorise la rêverie. Assis sur un banc de la berge, il regarde ce monde qui glisse, qui fuit sereinement et qui le laisse sur le bord, immobile. Ce mouvement lui donne le vertige, à lui le familier des eaux lacustres, qui miroitent sur place. Mais cela suffit des miroirs ! Les eaux du Rhin voyagent, elles vont quelque part. Henri sait qu'on peut nager ici, ou plutôt se laisser emporter par le courant, sur plusieurs kilomètres. Il veut faire cette expérience. Il veut entrer dans le fleuve.

Je ne sais pas ce que cela signifie, pense-t-il, et pourquoi je suis si triste. Mais je dois pénétrer dans le Rhin. Les eaux bougent, elles vivent. Je dois vivre aussi. L'air fraîchit, et le soleil, déjà, s'apprête à se coucher. Le fleuve est si calme ! Son calme est implacable. Tant de force rapide, et tant de silence, voilà qui fait peur, à moins qu'on accepte de se laisser emporter, d'aller où les eaux nous conduisent.

Plonger directement, il ne l'ose pas. Mais tout à côté de la navette qui traverse le fleuve, guidée par son câble transversal, une barque l'attend, rouge comme le soleil du soir. Personne n'est là pour lui en interdire l'accès, et nul cadenas n'empêche d'en détacher les amarres.

Henri sait ramer, il l'a déjà fait sur son lac. Mais ici les rames serviront tout au plus à orienter la nacelle, qui déjà file sur les eaux, plus vite qu'un dauphin dans la mer, et presque avec les mêmes ondulations, comme si la barque était un corps souple et vivant.

Henri, qui dès lors appartient au fleuve, n'a ni peur ni froid. Mais en lui règne une vaste tristesse dont il ignore la cause, ou dont il sent que la cause est là-bas, très loin, et que le fleuve l'y conduira s'il prend soin d'éviter les péniches qui l'affrontent et qui poussent de grands appels semblables à des chants de baleines. Sur les rives grandioses ou sévères, où se dressent tours de verre et maisons patriciennes, il voit des gens courir et lui faire des saluts ironiques. Il est heureux de se trouver hors de leur portée. Il croit reconnaître des visages qu'il n'aimait pas trop, parce qu'ils

en voulaient à sa solitude. Un peu plus loin, alors qu'on a fini de longer les derniers entrepôts de la ville, ce sont deux personnes qui lui font un signe inquiet, sur la rive droite, un homme et une femme. Ils se tiennent par la main : il aurait juré son père et sa mère s'il ne savait pas qu'il est impossible de les rencontrer ici, et si ces deux personnes n'étaient pas plus âgées, et de beaucoup, que ses parents véritables.

C'est toujours le couchant, qui s'attarde bien longuement. Le ciel ne cesse d'être rouge, avec une intensité constante, ce qui peut-être est normal : comme elle se dirige vers l'ouest, la nacelle qui transporte Henri s'est mise à la poursuite du soleil. Mais comment fait-elle pour compenser la rotation terriblement rapide de la Terre, et plus silencieuse encore que le mouvement du fleuve ? Maintenant, après quelques plaines de blés mûrs et quelques forêts très noires, où le Rhin progressait presque en ligne droite, voici que les méandres commencent, et les collines plantées de vignes, et les montagnes. Et la nacelle est toujours un dauphin vif et fidèle. C'est particulièrement beau, constate Henri : comme le soir au-dessus du Léman, le sommet des monts scintille dans la lumière pure.

Il aurait dû s'apercevoir que désormais, si nul ne l'empêche de naviguer, c'est qu'il n'y a plus personne en vue. Dès la sortie de la ville, la circulation des péniches a décréu, et maintenant le fleuve est à lui comme il est au fleuve. Non, pas tout à fait : apparemment sans le voir, et sans klaxonner, un bateau de plaisance, un yacht très blanc le rejoint, le dépasse. Il évoque un cygne, presque trop élégant ; sur ce bateau, une centaine de personnes, toutes regroupées sur le pont avant, sans compter les marins, serveurs et femmes de chambre, et le capitaine dont la casquette, très haute, à la visière très longue, est ornée de sept galons d'or. Le capitaine est le seul à voir Henri debout dans sa nacelle couleur de couchant. Il lui envoie même un salut militaire, puis hoche la tête et profère des paroles inaudibles, mais que le garçon croit déchiffrer sur ses lèvres : « Moi, je ne m'arrête pas. Je ralentis, je laisse les autres regarder, écouter, c'est tout. S'ils veulent s'arrêter, ils n'ont qu'à sauter à l'eau. Chacun est libre ». C'est vrai, songe Henri, je suis libre et je veux m'arrêter, moi.

Pourquoi veut-il le faire, et comment le fera-t-il, dans ce fleuve qui par définition ne s'arrête jamais ? Il n'a pas besoin de se poser la question, car presque tout de suite, alors que le yacht a disparu dans un tournant, présentant aux regards un gros arrière-train qui contraste avec l'excessive élégance de sa proue (mais n'en va-t-il pas de même pour les cygnes ?), la petite nacelle dérive vers la berge opposée à ce rocher impressionnant, au-dessus de lui. C'est là-haut que le soleil du soir brille le plus violemment, de la manière la plus fascinante et la plus impérieuse. On voit scintiller, avec la vivacité d'un éclair et la constance de la lune, des parures d'or, et des aiguilles d'or parallèles comme les dents d'un peigne, séparant d'autres aiguilles extraordinairement fines et souples, semblables aux cheveux d'une personne humaine.

80 Une fille qui peigne ses longs cheveux, c'est exactement comme un  
fleuve qui coule : c'est calme, c'est serein, cela va quelque part et nulle part,  
et c'est d'une force infinie dans son silence, d'une éloquence étonnante  
dans son mutisme. C'est cela que je dois regarder. Pas de doute : la  
mélodie très triste et très déchirante que j'entends depuis quelques  
85 minutes ne vient pas de l'orchestre du yacht, ou de la soprano qu'il  
accompagne, comme je l'ai cru tout à l'heure : le bateau s'est éloigné, et la  
musique se rapproche. Une mélodie merveilleuse et terrible à la fois.  
Pourquoi me fait-elle si mal ? Pourquoi ce qui est trop beau fait-il trop  
mal ? Je ne puis plus que regarder vers elle, car cette lumière d'or, au  
90 sommet du rocher, c'est la mélodie même. La musique se regarde autant  
qu'elle s'écoute. Que m'importent les falaises qui se rapprochent ? Le  
fleuve n'est plus ici, il coule dans ces cheveux, dans cette chanson. Viens, si  
tu descends à mes côtés, si je suis dans ta lumière, je ne risque plus rien, je  
suivrai mon chemin sans craindre de me fracasser sur les rochers. De là-  
95 haut, tu me tues. Ici, tu me permettras de vivre, tu me feras vivre.

Mais elle demeure là-haut. Donc il continue de lever les yeux vers son  
éclat, et la nacelle heurte un rocher noir. Elle se fend d'un seul coup tout  
entière. Comme il se doit quand on va mourir, le jeune Henri voit passer  
devant ses yeux toute sa vie : tout le monde est là sur les berges, qui le  
100 salue et parfois même lui sourit. Plus personne ne se moque, chacun veut  
se réconcilier, mais il est trop tard. Ce naufrage, qui donc en est la cause ?  
Qui l'a donc provoqué par son chant ?

Henri ressent un choc violent, et se retrouve couché par terre, à côté de  
105 son banc, sur la berge du Rhin, en ville de Bâle. Il se redresse, il se tâte, ses  
côtes lui font mal ; sa tête brûle, qui a résonné sur la pierre. Mais il  
reprend ses esprits. La douleur reflue. Il se caresse le crâne, essuie ses yeux  
qui ont dû pleurer. Le voilà confus, car au-dessus de lui, une jeune fille  
blonde le regarde :

110 – Ça va ? lui demande-t-elle d'une voix inquiète, en dialecte bâlois.  
Puis, comme il ne répond rien :

– Je passais par là, je t'ai vu tomber, j'ai eu peur que tu te sois fait mal...

Il ne comprend pas. Il a l'air de si peu comprendre qu'elle lui parle en  
anglais :

115 – *Everything ok ?*

Il s'assied péniblement. La jeune fille se fait une place à côté de lui.

– C'est incroyable, dit-il en français (car il ne parle guère autre chose),  
j'ai rêvé que je descendais le fleuve, dans une sorte de nacelle, ou plutôt  
dans cette barque-ci, oui, la rouge. Je me laissais glisser, et soudain sur un  
120 rocher, j'ai vu... j'ai vu... cela ressemblait à une personne, qui se peignait et  
qui chantait. Je l'ai écoutée. C'était... je n'arrive pas à dire comment c'était.  
Alors, j'ai sombré...

La fille éclata de rire et répondit :

- Haha ! « Ich glaube, die Wellen verschlingen / Am Ende Schiffer und  
125 Kahn, / Und das hat mit ihrem Singen / Die Loreley getan ! »
- Excuse-moi, je suis nul en allemand. Peux-tu me parler français ?  
Du coup, elle traduisit, avec quelque peine, mais une certaine réussite :
- « La vague engloutit, je crois bien / Et la nacelle et le marin, / Et tout  
cela, c'est le travail / Qu'en chantant fit la Loreley » . Allez, tu viens de me  
130 raconter la *Loreley* de Heinrich Heine !
- Jamais entendu parler de ce poème. Au fait, je m'appelle Henri.  
– Tu vois ! Et comment vas-tu, après ce naufrage ?  
Le garçon voulait surtout qu'elle ne parte pas.
- Ça va plutôt bien, dit-il. Et je voulais te demander, si tu es d'accord...  
135 si tu as le temps... nous pourrions rester ensemble, un moment ...
- De son côté, ce rêveur tombé de son banc ne déplaisait pas à la jeune  
fille :
- D'accord, tu m'expliqueras ce que tu faisais là, d'où tu viens, où tu  
vas.
- 140 – Oui. C'est une chance, je commence à le savoir. Nous pourrions  
prendre cette barque, ensemble, et descendre un peu le fleuve. Je voudrais  
retourner là-bas.
- Elle fit passer ses doigts, comme un peigne, dans ses cheveux blonds, et  
pleins de lumière. Lentement, plusieurs fois.
- 145 – Mais ce n'est pas la peine, dit-elle en riant.

## RÉSUMÉ / RÉDACTION

Choisissez l'un des devoirs suivants :

### I. Résumé

- Résumez le texte en environ 350 - 450 mots. Ne copiez pas le texte.
- Indiquez à la fin de votre résumé le nombre des mots utilisés.

### II. Rédaction

Si vous choisissez l'un des quatre sujets suivants, vous écrirez une rédaction basée sur le texte d'Etienne Barilier. Dans le premier tiers de votre rédaction, vous expliquerez ce que dit le texte sur le sujet choisi, ensuite vous développerez vos idées personnelles.

- 1) **« Il vaut mieux rêver sa vie que la vivre. »**  
(Marcel Proust, écrivain français, 1871-1922)
- 2) **La musique, une forme de séduction ?**
- 3) **Nous avons tous besoin de solitude.**
- 4) **Contempler l'eau.**  
Quelles pourraient être les pensées de Helvetia en contemplant le Rhin ?  
Qu'évoque en vous la contemplation d'un lac, de la mer, d'un fleuve ?